le bruit se répandit qu'une tentative de meurtre avait eu lieu contre un commissaire de police, et qu'un agent avait été tué. C'était l'unique sujet de conversation, au Palais Bourbon, dans la salle des Pas-Perdus. On rapportait tous les détails que vous pourriez lire dans les journaux du soir. Un de mes confrères me dit que l'ouvrier mécanicien Metjy qui a tué l'agent Moreau avait été quelquefois renfermé par lui dans des réunions publiques. Le Pays doit publier le commencement de l'interrogatoire du meurtrier.

Au Palais Bourbon on avait dit que la Chambre allait être saisie du fait et que M. Gambetta devait provoquer un incident au début de la séance; puis le bruit s'en est trouvé bientôt démenti, et M. Gambetta a fait de sa place un geste négatif à ses amis de la tribune des journalistes.

La séance s'est ouverte par les rectifications ordinaires au procès verbal: M. Estancelin, M. La Roche Joubert, M. Eschassériaux ont parlé tour à tour; des dépôts de rapports ont été faits.

Après l'adoption du procès-verbal, M. Thiers prit la parole pour déclarer qu'il déclinait l'honneur de faire partie de la commission pour l'enquête économique. Il a profité de ce qu'il avait la parole pour proclamer qu'il ne croit pas aux résultats pratiques de cette enquête. M. Thiers, après une indisposition de quelques jours, est revenu hier à la Chambre: lorsqu'il s'est levé pour parler, la Chambre a observé le plus complet silence; on sait quelle est sa déférence pour l'illustre orateur, sa voix était encore plus faible que d'habitude, et cependant grâce à l'attention de tous, on l'entendait parfaitement de tous les points de la salle.

M. Brame a émis l'opinion que la Chambre devrait choisir comme commissaires des hommes dégagés de tout esprit de parti pris et sans passion.

M. Estancelin a provoqué un petit incident que la Chambre a clos très vite en adoptant l'ordre du jour.

Enfin M. Morin, de la Drôme, a proposé que tous les membres du Corps législatif pussent assister aux séances de la commission d'enquête sans avoir toutefois voix délibérative.

M. Schneider a répondu que les questions relatives à la publicité des travaux de la commission seraient réglées postérieurement et qu'il fallait d'abord nommer la commission elle-même, affirmant que les élus auraient pour devoir d'accepter le mandat confié par leurs collègues.

Ce n'est que le 21 février, c'est-à-dire de lundi prochain en huit que doivent venir à l'ordre du jour les interpellations sur les candidatures officielles et la politique intérieure. On a pris avec raison un délai: d'ici là, les passions si vivement surexcitées depuis quelques jours se seront un peu calmées, et tout le monde y gagnera.

Je puis vous dire que dans les couloirs de la Chambre on fait courir le bruit que le ministère actuel ne durera pas jusqu'à la fin de la session et sera remplacé par un ministère Rouher-Forcade. C'est un bruit qui aiment à colporter les irréconciliables de la droite et de la gauche.

La *Marseillaise* a reparu ce matin: Le gérant est M. Barberet. Elle publie une lettre de M. Rochefort déclarant qu'il ne peut écrire dans le journal en ce moment parce que ses articles seraient saisis dans la prison. On dit que dimanche

plusieurs membres de la gauche, M. Rochefort en tête, doivent se charger de la rédaction de la *Marseillaise*.

M. Ulric de Fonvielle a été écroué à Mazas.

On assure que M. Flourens n'est pas parvenu à passer en Belgique et qu'il est caché à Paris.

Dans la classe moyenne on se montre assez inquiet de la turbulence de la politique et du malaise qui commence à se manifester dans les affaires; le commerce parisien, à la veille de commencer ses opérations de printemps, redoute fort une crise.

CH. CAHOT.

BOURSE DE PARIS DU 11 FÉVRIER.

Nous ouvrons avec 7 1/2 centimes de baisse à 73 37 1/2. Les valeurs paraissent avoir perdu toute leur solidarité. La Générale monte à 6,30 et le Mobilier espagnol à 425, tandis que le Lombard baisse à 506 et l'Autrichien à 776. Des paris s'engagent sur le dividende futur du Lombard: de 27 à 35 fr. pour le revenu annuel.

Le Foncier reste invariable vers 1735. La décision de la Chambre syndicale enlève tout intérêt à la liquidation de cette valeur jusqu'à la clôture de la souscription.

L'Italien est plutôt lourd que ferme au cours de 54.60.

Londres 1/8 hausse.

CELLIER

Dans sa séance d'hier, le Corps législatif a nommé la commission qui sera chargée de l'enquête parlementaire. Cette commission est ainsi composée:

MM. Saint-Germain, Kerjégu, Germiny, Gavini, Lecesne, Thoinnet de la Thurmeillière, Bournat, Peyrusse, Floret, Labat, Gaudin, Wast, Vimieux, Dréole, Bethmont, Pichon, Peyruc, Estancelin, Lespérut, Quesné, Guillaumin, Jules Simon, Germain, Lacroix, Mony, Paulzer, Deseilligny, Lefébure, Eschassériaux, Terme, de Forcade, Delame, Chagot, Brame, Johnston, Keller, d'Andelarre, Fournant, Noisson, Géliot, Darblay, Kolb-Bernard, Duvernois, Genton, Hamoir, Gévelot, Werlé, Cosserat, Cornudet, de Mackau, Dalloz, Liégeois, Vauce, Taschard, Werlé.

DERNIERS ÉCHOS

ARRESTATION DU MÉCANICIEN MEGY Meurtre d'un agent

Nous lisons dans le *Moniteur universel*: Les mandats d'arrestations délivrés par le juge d'instruction M. Bernier, ont été presque tous exécutés au nombre de 53.

Le sieur Megy, ouvrier mécanicien, se trouvait parmi les individus désignés pour être arrêtés ce matin.

Lorsque le commissaire de police, M. Derville, s'est présenté à son domicile, vers six heures, accompagné par plusieurs agents, il a été reçu par Megy qui lui a tiré, presque à bout portant, un coup de pistolet.

La balle n'a fait qu'effleurer la joue du magistrat, en le blessant légèrement mais un des agents, inspecteur de la police de sûreté, en habit bourgeois, qui l'assistait a reçu une balle dans la tête qui l'a frappé à mort.

L'agent qui a été si malheureusement tué se nomme Mourot, il laisse une veuve et un jeune enfant. Il était entré à la préfecture de police en 1867.

Il a été transporté immédiatement à l'hôpital Beaujon où il a rendu le dernier soupir.

La balle l'avait frappé à la tempe. Megy (Edmond) exerce la profession de mécanicien; il est âgé de 26 ans et demeure rue des Moines, 78; il est né à Paris.

Megy appartient à une famille très-honorable d'ouvriers bourgeois; son père est de-

puis longtemps à l'usine Gouin où Megy travaillait également avec beaucoup de zèle.

Il était d'une conduite exemplaire lorsque, il y a environ dix-huit mois, il fit la connaissance de jeunes gens qui le conduisirent dans les réunions publiques. C'est là que ses opinions prirent une allure exagérée qui le brouilla d'ailleurs avec son père.

Il a été conduit immédiatement à la préfecture de police où il a subi un premier interrogatoire. Voici sa réponse: « On a cogné à ma porte, je me suis levé pour ouvrir, j'ai demandé: Qui est là? On a répondu: Au nom de la loi, ouvrez! »

« J'ai pris mon pistolet qui était tout près de moi. J'ai ouvert la porte, c'est-à-dire que ce sont eux qui l'ont ouverte, car j'avais laissé la clef sur la porte, en dehors. Dès que la porte a été ouverte, sans qu'il ait été prononcé une parole et avant qu'on eût pénétré chez moi, j'ai tiré dans le tas, au hasard, dans l'obscurité.

Après cet interrogatoire, sur l'ordre de M. Bernier, on a transporté le coupable à la prison de Mazas.

La *Marseillaise* a reparu vendredi matin; elle publie en tête de ses colonnes la lettre suivante de M. Rochefort:

Pélégie (maison de détention), Jeudi 10 février 1870.

« Mon cher Barberet, « ... Ayez des collaborateurs pour la *Marseillaise*; peut-être pourrai-je écrire dans quelques jours. Actuellement mes articles passeraient au greffe, et je ne puis me soumettre à cette censure. »

« A vous. » HENRI ROCHEFORT. « P. S. — Je vous donne une autorisation d'être gérant, séparée de l'autorisation.

La *Cloche* ayant dit, dans un de ses précédents numéros, que M. Rochefort, à son entrée à Sainte-Pélagie, avait refusé de voir MM. Amoureux et Lissagaray, M. Rochefort a répondu à cette assertion par la lettre suivante adressée à M. Louis Ulbach:

Sainte-Pélagie, 9 février.

« Mon cher Ulbach, « Je n'ai pas refusé de voir mes amis Lissagaray et Amoureux, que Lissagaray et Amoureux n'ont refusé de me voir. Nous passons notre temps ensemble, et nous n'avons jamais eu, Lissagaray et moi, aucun motif pour le passer autrement. « Je rectifie cette erreur qui, venant de votre journal, ne peut avoir été commise que de bonne foi.

« Celui de l'impur Villemessant a amassé, à propos de mon arrestation, tous les mensonges. Il a été jusqu'à inventer que j'avais prié les agents de ne pas me faire de mal, et vous avez pu voir que je l'ai laissé faire son métier sans protestation. Mais Villemessant et vous, ça fait deux, heureusement. « Je vous quitte pour aller précisément dîner avec Lissagaray et Amoureux. « Mille poignées de main. » HENRI ROCHEFORT.

On lit dans le *Droit*: « Plusieurs journaux annoncent que M. Flourens est actuellement en Belgique; nous sommes autorisés à croire que cette nouvelle est inexacte.

Le même journal rapporte que des lettres écrites par M. Rochefort à un des rédacteurs de la *Marseillaise* ont été saisies sur celui-ci: ces lettres, écrites à la prison de Sainte-Pélagie, et dont la sortie aurait échappé à la surveillance du directeur de cette prison, auraient une assez grande importance.

La situation de M. Lombard, l'officier de paix qui avait été dangereusement blessé, ne s'est pas aggravée. Elle est, quant à présent, satisfaisante; mais le médecin qui le soigne attend encore pour se prononcer, à raison de la gravité de la blessure.

MM. les émeutiers qui se plaignent si amèrement de n'avoir pas assez d'armes pour se battre contre la troupe, ne paraissent cependant pas tenir beaucoup à la conservation de celles qu'ils possèdent. Depuis ces jours de troubles on trouve à chaque instant, dans le voisinage des endroits où les désordres se sont produits, une grande quantité d'engins

de toutes sortes, abandonnés dans la déroute, sans même avoir été utilisés; ce qui domine, c'est le couteau, le stylet, fabriqué plus ou moins grossièrement et aiguisé à la hâte, le revolver de tous calibres. On ramasse aussi quelques fusils de chasse. On en a trouvé un hier soir dans un terrain vague de la rue Nys, près du faubourg du Temple. Cette arme provient des ateliers Lafacheux.

MM. Cournet et Razoua, rédacteurs du *Réveil*, ont été arrêtés hier matin à leurs domiciles.

H. MOREL

Chronique locale & départementale

Conseil Municipal de Roubaix.

Ouverture de la Session

Séance du 11 février

Absents: MM. J. Lagache, adjoint; L. Eeckmann conseiller municipal, (empêchés)

Présidence de M. C. Descat.

M. P. Parent est élu secrétaire pour la session

Le Conseil,

En recevant officiellement la démission de M. Ch. Bourbier, exprime son regret de la détermination qui a été prise par cet honorable conseiller municipal;

Décide qu'une concession perpétuelle et gratuite sera accordée à la famille de M. Wallet, pour y déposer le corps de ce regretté fonctionnaire et vote pour secours annuel pour le terme de dix années, un crédit de 1,500 fr. en faveur de M^{me} Wallet, reversible sur ses enfants en cas de décès ou de remariage;

Charge la commission des finances de la réponse à faire au questionnaire, ayant pour but de connaître l'opinion du conseil sur le maintien ou la suppression des octrois;

Autorise l'administration à faire mettre en vente par ministère de notaire, une partie d'arbres sur la rive du canal;

Vote à l'unanimité des remerciements à MM. les membres de la commission des logements insalubres et à M. Del-saux, son inspecteur pour les services rendus par cette commission pendant l'année qui vient de s'écouler;

Adopte une délibération relative au chemin de Roubaix à Leers.

Vote les mesures d'exécution pour l'achèvement des chemins vicinaux en 1870;

Ouvre un crédit de 1,600 fr. pour le service du passage à la Gare;

Vote divers crédits supplémentaires pour fournitures faites par M. Crombé, aux asiles du Midi, de l'Hommelet, de Sainte-Elisabeth et de Blanchemaille, et un autre crédit de francs 136-40 pour 195 jours de contributions réclamées par M^{me} veuve Beghin pour sa maison qui lui a été expropriée;

Approuve les réceptions définitives de divers travaux de pavage;

Accorde au sieur Dewimaux, ancien tambour de la Garde Nationale, le secours viager de 250 francs inscrit au Budget en faveur du nommé Stalens, décédé;

Emet un avis favorable à l'érection d'un Rabbat;

Adopte les conclusions d'un rapport de la Commission des finances présenté par M. Voreux, concernant la réclamation de MM. Delatre, frères, et d'un autre rapport de cette même Commission, relatif à la pétition des boulangers de Roubaix;

Vote: 1^o un crédit de 239 fr. pour mitoyenneté de murs à l'asile de l'Hommelet, 2^o un autre crédit de 29 fr. pour

mitoyenneté à la crèche Sainte-Elisabeth, 3^o un de fr. 64-72 pour la mitoyenneté des murs à l'école de la rue Debrème;

Adopte une dépense de 2,300 francs à faire à l'habitation des Sœurs de la Sagesse à Sainte-Elisabeth;

Vote un crédit de 600 francs pour ameublement de l'habitation des Sœurs de la Sagesse à l'Hommelet, un autre crédit de 600 francs, pour traitement d'une nouvelle sœur à l'école de Blanchemaille;

A propos d'une interpellation de M. Molle-Bossut concernant le procès relatif aux émeutes du 16 mars 1867, M. Letocart demande qu'une commission soit envoyée à Paris pour exposer la situation aux Ministres compétents;

Le Conseil désigne à cet effet M. C. Descat, Maire, Houlemond-Notet, Letocart-Duvillier, P. Catteau et Voreux.

Vu l'heure avancée, la séance sera continuée demain, à 8 heures.

Le dernier numéro du *Réveil* des actes administratives de la Préfecture contient la circulaire suivante:

Lille, le 11 février 1870.

Messieurs,

L'Empereur et son Gouvernement veulent bien remettre l'administration de ce grand et beau département entre mes mains.

En acceptant l'honneur et le labeur de cette tâche, j'ai la pleine conscience des obligations que je contracte et la ferme résolution de remplir tous les devoirs qu'elle m'impose.

J'ai besoin, pour y réussir dans toute l'étendue de mes vœux, non seulement de la confiance du Souverain et de ses ministres, mais aussi de la vôtre. Je vous la demande à tous, fonctionnaires et simples citoyens, maires et administrés, aux ouvriers comme aux patrons, aux plus pauvres comme aux plus riches.

En échange, je promets à tous justice et dévouement.

Je sais quels intérêts immenses et variés, quels besoins, quelles souffrances même je rencontrerai ici. Je m'efforcerai d'être un arbitre impartial pour les uns, un interprète affectueux et infatigable pour les autres. Je serais heureux, comme prix de mes efforts, que l'adhésion, que le concours des maires, des conseils municipaux et des populations devançant le concours plus spécial et indispensable que j'aurai à solliciter et à mériter de leurs représentants, de ce conseil général si sage, si éclairé et qui compte presque autant de membres que la députation de certains Etats.

Ce concert, cette entente à tous les degrés, entre le pouvoir et le pays, iront se fortifiant de jour en jour, grâce à la commune prudence et à la commune modération du pays et du pouvoir. La France sait qu'elle est désormais responsable de son sort. Elle veut travailler et vivre. Elle sait que si la liberté grandit et ennoblit la prospérité des nations, l'ordre seul l'assure et la sauvegarde.

Il ne dépendra donc pas des folles et criminelles tentatives de désordres et d'insurrection, que le bon sens public réprimera, tout autant que la force publique, de compromettre l'œuvre de conciliation et d'apaisement que l'empereur et son gouvernement ont entrepris et dont, permettez-moi de vous le dire comme ils ont daigné le dire, le choix même du préfet qui arrive parmi vous est un indice et un gage.

Aussi quand les minorités ne seront pas factieuses, quand le douloureux devoir du Noir ne sera pas de leur répondre par la Force, je recommanderai vis-à-vis d'elles à tous mes collaborateurs, à tous les dépositaires de l'autorité, je dirai même à tous les citoyens, les ménagements et les égards. Les majorités se font toujours leur part et leur place. Plus les institutions et les mœurs assurent aux minorités les transactions, les refuges, la protection et le respect, plus le pays est vraiment libre et plus la victoire des majorités est durable et féconde.

ÉTAT CIVIL DE ROUBAIX.

MARIAGES

8 janvier. — Charles Bonte, 24 ans, employé de commerce, et Flore Clarisso, 22 ans, sans profession.

9 janvier. — Louis Verschaeye, 29 ans, charcutier, et Florence Vangheluse, 29 ans, sans profession.

8 janvier. — Charles Devriendt, Hôpital, 26 ans, fleur. — Stéphanie Masselot, Jean Ghislain, 35 ans, ménagère. — Elisabeth Tooremans, rue de Magenta, 4 an. — Jean Scheyer, Fort Bayart, 58 ans, fleur. — Baffels, présenté sans vie rue du flot. — Charles Michoz, rue de la Barbe d'Or, 7 mois. — Eugénie Dewachte, rue de Blanchemaille, 19 jours.

9 février. Louis Pourtrain, rue du Coq-Français, 2 ans. — Leuridan, présenté sans vie rue de Ma-Campagne. — Louis Moreels, Til-leul, 2 ans. — Palmyre Lorthoit, rue de Lille, 8 mois. — Cyrille Messelot, Jean-Ghislain, 1 jour. — Jean-Baptiste Truckens, rue Sébastopol, 1 mois. — François Durier, rue du Moulin-Brûlé, 6 ans. — Alfred Sahré, Chemin de l'Ommelet, 2 mois. — Victor Wall-et, rue du Bois, 51 ans. — Charles Bous-mart, Hospice 70 ans. — Victoire Debuquoil, Hôpital, 53 ans ménagère. — Louis Malbrant, rue des Longues-Haies, 1 mois.

10 février. — Louis Locurier, rue de Four-coing, 9 mois. — Henri Defrasnes, rue Jac-quant, 3 ans. — Lambert, présenté sans vie, rue Saint-Etienne. — Demiaese, présenté sans vie, rue du Moulin-Brûlé.

tout ce qu'il désirait, car Tristan s'était engagé à quitter Paris avec lui le surlendemain. Le pauvre poète, désabusé et repentant, venait se jeter dans les bras de son ami, pour le prier de lui pardonner et le nommer son frère.

Ils parcoururent d'abord toutes les salles sans questionner personne, mais ne trouvant pas celui qu'ils cherchaient, ils demandèrent si on l'avait vu.

On leur répondit affirmativement, mais avec un embarras qui commença à leur donner de vives inquiétudes.

Ils furent alors plus pressants, et le garçon leur avoua la vérité, en leur recommandant le secret.

Tristan ne fit qu'un saut jusqu'au boulevard. D'Igornay le suivit avec plus d'agilité qu'on n'aurait dû en attendre de son âge et de sa goutte.

Tous deux montèrent dans un cabriolet afin de voir devant eux, et ils promirent au cocher une magnifique récompense s'ils parvenaient à joindre deux fiacres, qui se dirigeaient vers le bois de Boulogne, avait dit l'armurier Devismes qu'on interrogea en passant.

Tristan était fou de désespoir, et cependant il ne savait encore que la moitié des raisons qu'il avait de se désespérer, car il ignorait qu'il fut la cause du duel de Simon.

Quand ils furent à l'entrée des Champs-

Elysées, ils aperçurent deux fiacres qui se suivaient à la hauteur du Rond-Point.

Arrivés au Rond-Point, ils virent les deux mêmes fiacres qui tournaient l'Arc-de-Triomphe.

Parvenus à la descente de l'avenue de Neuilly, ils gagnèrent un peu de terrain; mais quand il eurent dépassé la porte Mail-lot, les deux voitures avaient disparu dans une des nombreuses allées qui aboutissent à cet endroit.

Il fallut prendre des renseignements, ce qui occasionna une perte de temps assez considérable.

Tristan était hors de lui. D'Igornay ne savait plus comment s'y prendre pour le calmer.

Enfin, un cavalier arrivant de l'intérieur du bois, leur dit qu'il venait de voir à l'instant même quatre personnes entrer dans un fourré qu'il leur indiqua de la manière la plus exacte.

— Remettez-vous et marchons — dit d'un voix ferme le baron au malheureux Beau-regard — dans une circonstance comme celle-ci, un gentilhomme ne doit pas avoir l'air d'un échappé de Charenton.

Cette parole remit un peu Tristan, qui, d'ailleurs, reprit courage en voyant deux fiacres arrêtés près de l'endroit indiqué.

— Baron — s'écria-t-il au moment où ils mettaient le pied dans le fourré — il me vient

une idée horrible: c'est que c'est pour moi que Simon se bat!

Au même instant deux coups de pistolet retentirent.

XLVI.

SIMON.

Tristan et le baron n'eurent besoin que de faire quelques pas pour se trouver en face du plus douloureux spectacle.

Dans une de ces petites clairières comme il s'en trouve tant au bois de Boulogne, deux hommes étaient étendus sur le sol.

L'un, atteint d'une balle au-dessus de l'œil et totalement privé de mouvement, paraissait tout à fait mort: c'était Bourrachon.

L'autre, qui avait eu la poitrine traversée de part en part, cherchait à remettre sur son séant, mais la pâleur livide de l'agonie couvrait son visage, et le sang lui sortait par la bouche et les narines: c'était Simon.

Son témoin qui était l'ami d'Adalbert, ne songeait pas à lui porter secours, et le pauvre jeune homme allait expirer, faute de quelqu'un pour l'aider à quitter la position horizontale dans laquelle il étouffait.

Tristan se précipita vers lui.

— Mon ami! mon frère! — s'écria-t-il d'une voix déchirante — qu'avez-vous fait? Simon, trouvant un appui, put alors se

soulever, et apercevant d'Igornay qui suivait Tristan, un doux sourire erra sur sa bouche ensanglantée, car il comprit que le baron avait réussi dans son entreprise.

— Simon! mon frère! — reprit Tristan avec un désespoir qui allait jusqu'à l'égarement — parlez-moi donc! dites-moi donc quel est le misérable qui vous a mis dans cet état?

Simon voulut articuler quelques mots, mais un sifflement rauque sortit de sa poitrine perforée, et il fut obligé d'indiquer par un geste qu'il lui était impossible de parler.

En ce moment une voix s'éleva derrière Tristan, et dit:

— Respect aux morts! son adversaire n'existe plus.

Tristan ne tourna même pas la tête: que lui importait de savoir qui avait blessé son ami, puisqu'il ne pouvait plus le venger.

D'Igornay jeta un rapide coup d'œil sur le cadavre et, reconnaissant Bourrachon, il ne douta plus un seul instant que Simon ne fut victime de son amitié et de son dévouement pour Tristan.

La suite au prochain numéro